

MIGUEL DE UNAMUNO, HOMBRE DE CARNE Y HUESO

Il est des écrivains qui sont avant tout, et même parfois exclusivement écrivains. C'est le cas de Victor Hugo. Cas étrange, s'il est vrai que l'on puisse, comme on le fait souvent, caractériser le romantisme comme un débordement de la personne dans l'oeuvre de l'auteur: le chef du romantisme français couvre sa personne d'un masque olympien, et ses proches et ses amis n'ont pas eu l'indiscrétion de projeter trop de lumière sur une vie qui n'éclaire pas son oeuvre et surtout n'en fonde pas la sincérité.

Chez d'autres écrivains, plus humains, il y a correspondance entre l'oeuvre et l'auteur, et la connaissance de la biographie est indispensable à la pleine compréhension de l'oeuvre.

Le cas d'Unamuno est encore différent: quelque grande que soit l'oeuvre, la personne domine encore l'oeuvre; l'oeuvre est parfaitement sincère, mais elle ne révèle encore que certains aspects de la personnalité. Et, cependant, cette personnalité ne s'est pas dissimulée; elle ne s'est pas exhibée non plus: elle rayonnait d'une vie transparente. Unamuno n'est pas avant tout l'auteur de *Paz en la guerra*, ou du *Christ de Velazquez* ou le champion qui rompt des lances «*contra esto y aquellos*»; Unamuno est avant tout Miguel de Unamuno, humaniste espagnol, époux et père de famille, citoyen espagnol, âme tourmentée d'une ardente soif d'immortalité, non de l'immortalité creuse qui s'appelle gloire littéraire, mais d'immortalité réelle, où la personne, et non l'oeuvre, se perpétue.

Voilà pourquoi, pour rendre hommage à Unamuno, et lui rendre hommage en connaissance de cause, nous nous bornerons à évoquer des souvenirs personnels de l'homme «de carne y hueso». Loin de nous donc la prétention de lui rendre à nous seul, un hommage total, qui ne saurait avoir dans toutes ses parties la même consistance! nous voulons seulement, par un témoignage direct, que beaucoup d'autres pourront et devront compléter, contribuer

à faire connaître l'homme, connaissance qui constituera un hommage solide, et plus capable de rallier l'unanimité des sympathies et des admirations que l'hommage rendu à telle ou telle partie d'une oeuvre qui ne traduit ni le tout, ni toujours le meilleur, de la personne.

Unamuno considéré exclusivement comme auteur, prête souvent à la légende, mais à une légende qui, au lieu de le grandir, comme font en général les légendes, risque de le rapetisser. La plupart des faits très simples que nous évoquerons ici suffisent à rectifier bien des traits inexacts de la légende d'Unamuno. Ces faits se rapportent aux circonstances où nos itinéraires ont coïncidé, entre 1909 et 1936, à Burgos, à Salamanque (maintes fois), à Bilbao, à Béjar, à las Jurdes, à Madrid, à Paris et à Hendaye, et, comme il convenait pour finir, encore à Salamanque.

C'est par lettres que nos relations ont commencé.

Rien ne me prédestinait aux études hispaniques. Cependant, ma formation de professeur d'histoire m'avait fait constater l'insuffisance de la place concédée à l'Espagne dans notre enseignement officiel et deviner la mauvaise foi qui dénaturait le peu qu'on disait de son rôle. Lentement, le dessein se précisa en moi d'aller connaître directement ce pays. Un ami me prêta l'*Idearium Español*, dont la lecture m'enchantait. Je fis venir les autres ouvrages de Ganivet (à cette époque les livres pouvaient franchir les Pyrénées) et je décidai de consacrer une étude à cet auteur. Cela se passait une dizaine d'années après sa mort prématurée, et, par conséquent beaucoup de ses amis devaient vivre encore. On me signala en particulier un de ceux qui l'avaient le mieux connu, et j'appris ainsi (j'avais alors tout à apprendre) le nom, déjà célèbre en Espagne, d'Unamuno.

Il fallait écrire à cet homme célèbre, et qui, par surcroît était recteur d'Université. Et de quelle Université! celle de Salamanque. J'écrivis, par scrupule de documentation, sans espérer de réponse. La réponse vint dans le plus bref délai; c'était une longue lettre, avec des souvenirs personnels, et la promesse de me documenter lorsque je réaliserais le voyage que j'avais annoncé; la lettre était accompagnée d'une petite brochure, comprenant quatre conférences prononcées si je ne me trompe à l'Ateneo de Madrid, par Unamuno, Azorín, Navarro Ledesma et Román Salamero dans une ve-lada en l'honneur de Ganivet.

Mes occupations me retenaient alors à Paris pendant l'année scolaire; il fut convenu que j'irais voir Unamuno à Salamanque aux grandes vacances du prochain été.

Les vacances venues, je n'osai pas aller tout droit à Salamanque. Je lisais péniblement l'espagnol, et je n'étais nullement entraîné à l'entendre et à le parler. Je résolus de faire un stage d'une quinzaine de jours à Burgos, qui joignait à l'avantage d'être déjà en pleine Espagne celui d'être un centre d'enseignement de l'espagnol pour les français; je n'avais pas l'intention de suivre les cours, qui m'eussent été pourtant fort utiles, mais j'espérais trouver beaucoup de bons conseillers et d'initiateurs.

Je sentis profondément l'enchantement de Burgos et, aussitôt installé je lançai un cri de joie à Salamanque, en annonçant à Unamuno ma prochaine arrivée. Sa réponse fut immédiate comme la première; décidément ce grand homme ne pontifiait pas. Mais les premières lignes de sa lettre me secouèrent: «Je ne serai pas à Salamanque lorsque vous y viendrez...» me disait-il en substance. Première émotion qui rendit beaucoup plus joyeuse la seconde. Il continuait en effet: «Je vais dans mon pays, à Bilbao, passer l'été; je m'arrêterai à Burgos pour vous voir. «Je cite, hélas! de mémoire. Presque toutes les lettres que j'ai reçues d'Unamuno ont disparu dans l'incendie de la Casa Velazquez, pendant la guerre civile d'Espagne; mais on pense bien que de tels souvenirs sont restés fidèlement gravés en moi.

Je n'étais pas au terme de mes émotions. Comment allais-je aborder, comment tout d'abord allais-je reconnaître, à la sortie des voyageurs, le grand écrivain qui me faisait cet honneur immérité?

Une idée lumineuse me vint. J'avais aperçu dans une tertulia d'étudiants un petit homme qu'on m'avait dit être un vieux républicain. Il fallait bien qu'il connût Unamuno. J'allai lui en demander la confirmation: «Certes oui!» il connaissait Unamuno. Je lui demandai alors de vouloir bien m'accompagner à la gare. Il me le promit, et, le jour venu, il tint sa promesse. Nous vîmes défiler les voyageurs jusqu'au dernier; j'espérai jusqu'au bout: un Recteur, un écrivain illustre, pouvait bien être le dernier dans la cohue des voyageurs. Sans être aussi ému que la Fiancée du Timbalier (d'après Victor Hugo), je fus ému lorsque je me rendis compte que le dernier voyageur n'était pas Unamuno.

Mais il était dit que dans cette histoire alterneraient les émotions tristes et les émotions joyeuses. Un voyageur qui nous avait dépassés d'une trentaine de mètres, se retourna et vint droit à moi: «Vous êtes bien Mr. Legendre?» Evidemment, je n'avais pas l'air très espagnol. Je n'eus d'yeux que pour Unamuno, bien que le tête du vieux républicain dût être en ce moment-là fort comique: il disparut, et je ne sais s'il a jamais reparu: le malheureux n'avait pas osé m'avouer qu'il ne connaissait pas un grand homme d'opinions aussi avancées.

La simplicité de la tenue d'Unamuno, familière à tous les espagnols, était surprenante pour un jeune universitaire français; et aussi la simplicité de son bagage. Et celle de sa conversation, ou plutôt de son monologue. J'avais tout à lui demander, mais je pouvais demander par questions très brèves; il avait tout à m'apprendre, et il ne perdit pas une minute en préliminaires ou en précautions; il m'entretint surtout des rapports de sa pensée avec celle de Ganivet, de façon très objective; il m'interrogea aussi sur le mouvement philosophique et religieux en France; il savait que j'étais catholique et il me fit connaître en peu de mots les personnalités catholiques de Salamanque, pour lesquelles il allait me donner des lettres de recommandation. Tout cela en marchant de son pas infatigable aux bords de l'Arlanzon, sur l'Espolón et dans les petites rues du vieux Burgos. Beaucoup de personnes échangeaient avec lui un salut cordial. Nous nous assimes quelques minutes à la terrasse d'un café de l'Espolón, et il me fit connaître l'ascétique et délicieuse horchata.

Lorsqu'il quitta Burgos le lendemain, il me laissa une bonne douzaine de cartes de recommandation, surtout pour ses amis catholiques de Salamanque, mais aussi pour d'autres personnes que je devais avoir tôt ou tard l'occasion de rencontrer, comme Ortega y Gasset et l'érudite extremeño Vicente Paredes Guillén, homme de riche imagination.

La «moralité» de cette véridique histoire de notre première correspondance et de notre première rencontre fut pour moi une grande leçon. Le robuste basque avait renversé en moi une série de préjugés, comme un bon joueur de quilles d'un bon coup de boule renverse les quilles en tous sens.

L'idée (au sens platonicien) que j'avais eue, d'après ma petite expérience française, du Recteur en soi, de l'écrivain célèbre dans

sa vie privée, s'était évanouie. L'idée du «révolutionnaire» selon la légende qui embrumait la figure d'Unamuno, n'était pas plus consistante; l'idée de l'«espagnol» ne l'était guère plus: je devais apprendre peu à peu qu'il y a beaucoup de contrastes en Espagne, et que la tradition espagnole est assez forte pour ne pas se perdre dans ses méandres, ni même, en dépit de la logique des termes, dans les «pertes» au sens où les géographes emploient ce mot pour le Guadiana et pour ces autres fleuves qui disparaissent soudain dans le sol, mais pour reparaître plus loin.

Unamuno n'était pas le grand dédaigneux que caricaturaient certains importuns éconduits et rancuneux. Il avait, en parfaite générosité, donné son temps, et une documentation qu'il eût très bien pu se réserver d'utiliser, à un jeune inconnu dont il n'avait rien à attendre; rien, puisque, à mesure que le psychologue a plus d'expérience, il se fait moins d'illusion sur la reconnaissance de ceux qu'il a obligés.

Sans être brutalement dédaigneux, il eût pu se débarrasser de moi par un autographe courtois et vide. Il ne m'a jamais fait de confiance sur la raison de son extrême bienveillance. Et j'en vois une seule explication: il avait compris mon amour pour l'Espagne et mon désir sincère de la connaître autrement que par des légendes contradictoires. Cela aussi est un document sur lui. Et je lui en conserve, profondément et fièrement, cette reconnaissance que sans doute il n'attendait pas.

Il me laissa aussi une impression très forte de sa conscience d'espagnol. Non qu'il prétendît incarner l'Espagne en sa personne: il ne pensait pas qu'une personne pût incarner l'Espagne; cela aurait supposé une uniformité, un conformisme, qui pour lui, n'existaient pas et ne devaient pas exister; l'Espagne ne pouvait être incarnée que par une société de personnes originales, qui n'avaient qu'un trait commun: l'amour de l'indépendance, la foi en la vertu de l'indépendance, et, bien entendu, une foi sincère, celle qui se traduit en actes.

Tel fut le commencement d'une amitié qui a duré jusqu'à la mort d'Unamuno; disons mieux, puisqu'il s'agit d'un homme violemment convaincu de l'immortalité personnelle: d'une amitié qui dure toujours.

* * *

Je n'ai pas vu Unamuno d'abord à Salamanque, mais je l'ai vu surtout à Salamanque. Entre 1909 et 1936 j'ai fait une soixantaine de voyages à Salamanque, et, de même que je découvrais chaque fois quelque nouvelle merveille dans le trésor monumental et artistique de Salamanque, je découvrais quelque trait nouveau dans la physionomie de Don Miguel.

Mais cela ne veut nullement dire qu'il changeât. Il y a sinon une histoire des variations, du moins une légende des variations d'Unamuno. Tout ce qu'il y a de fondamental chez Unamuno illustre le dicton espagnol :

Genio y figura
hasta la sepultura.

Unamuno n'a pas changé, du moins dans ce quart de siècle (un peu plus d'un quart de siècle), où je l'ai connu et suivi. Mais bien qu'il fût homme sans réticence, et d'une rude franchise, sa personnalité était assez riche pour réserver toujours à l'observateur ami quelque trait nouveau, que l'on n'eût pas deviné, mais qui une fois révélé, s'affirmait en parfait accord avec le reste et non d'accord par improvisation ingénieuse, mais par longue familiarité. Unamuno a pu mettre plus ou moins de passion dans ses opinions politiques, plus ou moins d'allégresse ou de mélancolie dans son amour pour la terre d'Espagne, plus ou moins de ceci ou de cela contra esto y aquello: tout cela signifie changements dans les circonstances, mais non pas dans le roc Unamuno.

Mes séjours à Salamanque étaient généralement brefs: un seul a duré une quinzaine de jours; un autre, un peu moins long, fut particulièrement intéressant, parcequ'il eut lieu au foyer familial d'Unamuno, qui habitait alors le Rectorat. Mais les séjours même les plus brefs me permettaient de suivre le courant de son existence. S'il avait changé, le changement aurait été plus sensible pour moi que pour ses auditeurs de tous les jours, et plus justement apprécié que par ses visiteurs occasionnels.

Au commencement, je l'ai connu surtout par la conversation. Beaucoup plus par sa conversation que par ses écrits, trop difficiles à bien lire pour un hispanisant débutant. Il adaptait sa conversation à l'interlocuteur, et il exprimait en français ce qui aurait risqué d'être mal entendu en espagnol. Il parlait admirablement le

français, avec une précision et une richesse de vocabulaire que possèdent très peu de français. Il le parlait avec la clarté phonétique d'un espagnol et avec un fort accent espagnol; je lui ai entendu dire qu'à parler avec l'accent impeccable une langue étrangère, on perd quelque chose de sa personnalité: si j'ajoute que mon expérience confirme cette opinion d'Unamuno, on me soupçonnera d'avoir des raisons personnelles de vouloir que cette opinion soit juste. Comme elle paraît pourtant raisonnable en face du préjugé commun selon lequel parle bien une langue étrangère celui qui ne parle pas bien la sienne, mais qui, dans les quelques phrases qu'il est capable d'émettre en l'une ou en l'autre met l'accent exact!

A mesure que j'ai mieux connu Unamuno et son oeuvre, j'ai mieux compris que la conversation chez lui était fondamentale. Elle n'était pas un expédient pour faciliter à un novice l'intelligence de son oeuvre écrite: elle était la substance et le vivant jaillissement de cette oeuvre, qui allait d'une personne à des personnes avant de passer par le refroidissement, avec cristallisations au moins partielles, de l'imprimé. L'exprimé est toujours, mais nulle part plus que chez Unamuno, contraint et un peu étouffé quand il est passé à l'état d'imprimé. Ce qui paraît incohérent et contradictoire dans l'imprimé a, dans la conversation, la cohérence supérieure de la vie; le geste, la physionomie qui accompagnent l'exprimé oralement ne s'impriment pas. Et à ceux qui n'auront connu Unamuno que par ses imprimés il manquera toujours quelque chose pour comprendre cet humaniste si humain.

Dans la conversation orale, Unamuno mesurait ses propos de manière à provoquer telle réaction chez tel interlocuteur; et il retouchait, il recommençait, il modifiait pour provoquer chez tel autre telle autre réaction, mais toujours en vue de suggérer la même conclusion à l'un et à l'autre. Dans la conversation écrite, Unamuno n'avait plus devant lui qu'un interlocuteur abstrait, pour lequel il ne pouvait doser en profond psychologue l'administration de sa vérité.

Voilà pourquoi Unamuno choque tant de lecteurs alors qu'il ne choquait presque jamais un auditeur. Rarement il choquait, et c'était parce qu'il voulait choquer, en manière de sanction contre un importun ou un impertinent. Car

Este donquijotesco
Don Miguel de Unamuno, fuerte vasco,

comme dit le grand Antonio Machado, fonçait sur l'adversaire sans crainte des représailles.

Unamuno ne choquait pas, ou plus exactement, il ne blessait pas, parce que, dans ses affirmations, on ne sentait aucune pointe dirigée personnellement contre l'interlocuteur; il affirmait sa personne et son idée, affrontant la personne et l'idée de l'interlocuteur, mais en plein respect pour celui-ci, quand il le savait sincère: l'indépendance qu'il revendiquait pour lui-même, avec quelque emportement, il l'accordait aux autres avec une spontanéité exempte de toute diplomatie.

Son attitude était celle d'un homme qui sait que sa figure peut ne pas plaire, au moins en certains de ses traits, mais qui n'emploiera ni masque ni fard pour avoir l'air de plaire.

Il n'y avait pas en ce bon espagnol un atome de l'intolérance qui dans les autres pays caractérise presque toujours l'incroyant. Sa vie entière en est la preuve; il avait épousé une femme de son pays basque, pieuse comme on l'est traditionnellement dans le peuple basque; le contraste était complet entre la religion de la femme et celle du mari; mais jamais une critique, jamais une question embarrassante, jamais une ironie, n'avaient terni la pure et sereine lumière qui faisait transparaître l'âme de Madame de Unamuno dans son regard.

En ce qui me concerne, il n'avait à priori aucune raison d'affection pour me ménager; il savait dès le premier jour que j'étais catholique, et, de toute ma volonté catholique orthodoxe (de nos jours, il faut bien employer ce pléonasme); ma prédilection pour l'histoire et pour la philosophie eussent très bien autorisé quelques pointes pour me faire sentir ce qu'il pouvait trouver de mal fondé dans mes convictions. Mes opinions encore bien superficielles sur la politique espagnole étaient très différentes des siennes, non seulement parce que, étranger, je m'imposais (sans grand effort) beaucoup de prudence et de modération, mais aussi parce que ma réserve n'excluait pas l'espoir de trouver finalement justifiées des institutions en lesquelles, pour sa part, il n'avait plus aucune confiance. Or, je déclare que pas une seule fois, au cours de nos rencontres réparties sur vingt-sept années, nous n'avons discuté, et, je l'ajoute pour qui pourrait croire que la discussion paraissait vaine à l'un ou à l'autre, pas une seule fois je n'ai senti chez Don Miguel la petite satisfaction, si fréquente chez tant d'autres, de

lancer une petite pointe à celui avec qui on ne discute pas.

Les entretiens avaient lieu principalement, et en toute saison, sous les arcades de la Plaza Mayor, et, les jours de beau temps, après le déjeuner, sur la route de Zamora. Sous les arcades de la Plaza Mayor, le groupe des amis et des auditeurs se constituait peu à peu, et tantôt diminuait, tantôt augmentait suivant rencontres et les occupations de chacun. Sur la route de Zamora, le groupe partait après s'être constitué. Ici ou là, il arrivait que l'un ou l'autre apportât une nouvelle ou posât une question, mais ce n'étaient que diverses façons de faire rebondir le monologue d'Unamuno; et celui qui aurait trop parlé n'aurait sans doute fait plaisir qu'à lui-même. Le monologue qui m'intéressait le plus était presque toujours le monologue qui était pour moi seul; il était plus entrecoupé que les autres, car Unamuno me posait beaucoup de questions sur le mouvement littéraire et philosophique en France. Je n'étais pas toujours en mesure de satisfaire sa curiosité très avertie; je pus lui parler avec quelque détail de Bergson, qui avait été mon maître et d'Edouard Le Roy, qui était mon ami (et grâce à Dieu, l'est toujours). Il admirait en l'un et en l'autre la vigueur de la pensée; peut-être avait-il un faible pour la hardiesse du catholicisme d'Edouard Le Roy et une très légère ombre de défiance pour la perfection qui donnait à la pensée très «ouverte» de Bergson l'apparence de quelque chose d'arrêté.

Assurément la pensée de Bergson n'était pas mouvante comme une pensée conversée.

De temps à autre, je lui envoyais de France, ou lui faisais envoyer, quelque livre; c'est ainsi que je lui fis connaître Cournot, et les premiers volumes de Jean-Christophe de Romain Rolland. Il n'était pas difficile de trouver une oeuvre capable d'intéresser une curiosité aussi encyclopédique que la sienne. Après chaque envoi, une lettre, ou les entretiens du voyage suivant, ou encore la publication d'un article, montraient avec quel soin il avait lu. Mais ce n'était pas souvent qu'on pouvait lui révéler un auteur de valeur, tandis que lui-même était capable de révéler à un français un auteur français; il m'étonna plusieurs fois par la précision de sa connaissance de l'*Obermann* de Sénancour. Parmi nos classiques, Pascal surtout lui était familier, en raison sans doute de la forte dose d'anarchisme que ce catholique singulier mêle à sa conception de l'Eglise.

Il citait relativement peu les écrivains espagnols contemporains et ceux du XIX^{ème} siècle; et, pour certains, il ne les mentionnait que pour les critiquer: ainsi Balmès, dont la solide orthodoxie lui paraissait banalité; et Menéndez Pelayo dont l'érudition, au contraire, lui paraissait plus vaste que solide.

Il citait plus volontiers les auteurs portugais contemporains; il en connaissait ou en avait connu beaucoup personnellement. Il évoquait fréquemment «Camilo», Guerra Junqueiro; et il m'a fait connaître l'admirable historien Oliveira Martins, dont il aimait à lire, à haute voix, le poignant récit de la mort de Don Pedro V.

Don Miguel connaissait les littératures de l'Amérique espagnole non moins bien que celle du Portugal, et, sur ce chapitre, il avait plus encore à révéler à un français. Plus d'une fois, m'entretenant avec lui dans sa riche bibliothèque et selon les détours imprévisibles de la conversation, je l'ai vu se lever, aller droit au livre qu'il venait de me citer, et en lire un passage substantiel. Sa lecture était énorme, et ses souvenirs de lecteur étaient à la fois précis et digérés. Cet homme qui consacrait tant de temps à ses amis et aux entretiens amicaux, lisait cependant plus que les rats de bibliothèque professionnels: c'est là le miracle de la vie à Salamanque, vie provinciale et aussi monastique que le comporte la vie familiale. Pas une minute de son temps n'était perdue pour son enrichissement intellectuel. Il n'aimait pas les grandes villes, et ne se sentait pas très à l'aise à Madrid, moins encore à Paris. Sans doute le nombre de ses amis et de ses admirateurs était grand à Madrid, mais celui des importuns et des importuns inconnus et difficilement évitables croissait par rapport à celui des admirateurs progressivement et non proportionnellement. Ce n'était donc pas par caprice ni par routine provinciale qu'il évitait ou abrégeait le séjour de la grande ville; c'était pour défendre son temps et sa pensée. De sa cellule studieuse de Salamanque, il communiquait avec l'univers intellectuel beaucoup mieux que de Paris.

Mais toujours cet homme qui vivait et parlait ses propres oeuvres avant de les coucher sur le papier cherchait dans les livres des autres les personnes qui avaient dû les vivre et les parler, les personnes avec leurs passions. Et il parlait avec un profond mépris de ceux qui ont besoin d'interposer des livres entre eux et la réalité, dans l'illusion de fabriquer une plus scientifique réalité: il était impitoyable quand il avait à mentionner un pédagogue ou un socio-

logue. C'est que, en effet, il croyait socratiquement à l'éducation et que, à cette époque, sévissait la mode du matérialisme durkheimiste.

En somme, autour de la Plaza Mayor, et, plus tranquillement sur la route de Zamora, et plus tranquillement encore dans sa bibliothèque, nous avons agité (Don Miguel surtout agitait) tous les grands problèmes contemporains ayant quelque rapport avec le spirituel. Bien souvent, j'ai retrouvé dans ses Essais ce que j'avais entendu de sa bouche. Sur aucune question importante il n'a varié; uniquement sur une question politique, il a évolué, mais toujours dans le même sens: il a été de plus en plus sévère, non pour l'institution monarchique, mais pour la personne qui incarnait alors cette institution; ici comme en tout, pour lui, la personne passait au premier plan et l'abstraction s'effaçait. Ce n'est pas le lieu d'insister sur des faits étrangers à mes propres souvenirs sur Unamuno, mais j'ai lieu de croire que des intermédiaires plus zélés que judicieux ont envenimé des relations qui pouvaient tourner beaucoup mieux; ce que je me rappelle parfaitement c'est que une fois, une seule fois, mais dans ses dernières années, j'ai entendu Don Miguel parler avec l'accent de la plus sincère et humaine pitié des souffrances du roi.

Ces souvenirs, qui tous s'accordent pour montrer comment chez Unamuno ce n'était pas l'écrivain, l'auteur, mais l'homme, la personne qui dominait, n'auraient pas toute leur signification si je n'en ajoutais d'autres qui tiennent en peu de lignes, mais qui sont essentiels: cet homme était d'abord un père de famille.

J'ai eu le privilège de vivre quelques jours dans la famille d'Unamuno. Ceux qui savent combien peu facilement la famille espagnole s'ouvre aux étrangers comprendront que je sois fier d'une telle preuve de l'amitié de Don Miguel. Mais en même temps qu'une preuve, et la plus grande, de son amitié, il faut voir là un noble trait de son caractère: ce séjour dans sa famille fut pour moi une récompense: Don Miguel manifestait sa gratitude au français qui lui avait révélé (je le raconterai un peu plus loin) un coin de cette terre d'Espagne dont il avait la religion.

Au retour de notre expédition à las Hurdes, Unamuno ne me permit pas d'aller selon ma coutume à l'hôtel *Comercio*; il m'emmena au rectorat qu'il habitait alors, dans la vieille Université. Aux heures de réunion de la famille, le calme était parfait sur la

plaza de las Escuelas Menores et dans les rues adjacentes; la vigne qu'il a célébrée dans «La parra de mi balcón» ajoutait sa douceur au calme provincial qu'on respirait à ce foyer. Et ce foyer était un petit monde, que présidait la Mère plus encore que le Père: là régnait la sérénité merveilleuse qui rayonnait d'elle; les échos des nobles luttes idéologiques ou des luttes politiques violentes et désintéressées qui avaient pu émouvoir le père hors de son foyer expiraient au seuil de cette demeure. Mais la vie y était intense; chacune des jeunes personnalités, scrupuleusement respectées dans leur expansion, s'affirmait avec toute la confiance que donne la profonde affection réciproque; je me rappelle la nuance de fierté avec laquelle Don Miguel me parla de sa plus jeune fille, capable de «toda clase de diabluras». Le régime était à la fois ascétique et abondant; on sait qu'Unamuno ne prenait jamais ni vin ni viande, ce qui ne l'empêchait ni d'être très robuste ni de souligner le ridicule de cette espèce répandue par le monde, qui est à la fois végétarienne, Théosophe et espérantiste. (Il est certain qu'il y a la fois du pédagogue et du sociologue dans l'espérantiste.)

Le paterfamilias était justement fier de cette grande famille qu'il élevait à force de travail, de beau travail sans concession, même dans sa partie «littérature», aux préjugés ou aux modes du public. Il m'a raconté plusieurs fois son entretien avec un ouvrier très entiché de sa dignité de «prolétaire». Combien donc avez-vous d'enfants? avait fini par dire Don Miguel. Et comme l'ouvrier confessait qu'il n'en avait aucun, le recteur lui avait expliqué que c'était lui le vrai prolétaire.

La «moralité» de ces souvenirs sur Unamuno à Salamanque est encore une rectification de la légende. Il était pour beaucoup de gens certain qu'Unamuno était un révolutionnaire. Je crois que lui-même n'eût pas protesté contre l'épithète; mais il y a plusieurs espèces de révolutionnaires. Ceux qui ont pu voir Don Miguel affectueusement salué dans les rues de Salamanque par tant de prêtres, de religieux, d'officiers, d'hommes de toutes conditions, s'entretenant cordialement avec les uns et avec les autres, menant ascétiquement une vie de labeur acharné, d'une régularité monastique, adversaire intransigeant de toute violence, animant un foyer qu'illuminait la piété d'une femme dont la foi n'a pas connu l'ombre d'un doute, souhaiteront que s'il faut qu'il y ait des

révolutionnaires dans le monde, ils fussent tous de l'espèce d'Unamuno.

Mais cet homme singulier n'appartenait pas à une espèce. Ce qui n'est pas une raison pour être injuste envers lui.

* * *

A Salamanque, Unamuno était non pas «Monsieur le Recteur» encore moins le Recteur Magnifique, mais enfin le recteur, même lorsqu'il eut été remplacé dans la fonction. Et puis, à Salamanque, on respire partout l'Université.

Quelques traits de son humanité, sans apparaître comme nouveaux, se dessinaient avec plus de précision dans d'autres milieux. Je l'ai vu, ou plutôt entrevu dans les grandes capitales, à Madrid, et à Paris; dans cette dernière, il était tout à fait dépaycé; dans l'autre il ne pouvait résider longtemps sans une espèce de malaise. Il était plus intéressant de le voir à Bilbao, sa patrie, ou dans de petites villes, comme Zamora ou Béjar.

A Bilbao, il retrouvait les amis d'enfance et de jeunesse; dans les petites villes de sa circonscription universitaire, celles où j'ai pu l'observer, on était un peu étonné de voir combien il était connu et avec quelle fierté les gens manifestaient qu'ils le connaissaient, et très étonné de voir avec quelle précision il connaissait lui-même, les choses, les monuments et les gens.

J'avais tenu à aller le saluer à Bilbao, et lui-même avait été heureux de m'y recevoir: ce grand espagnol, devenu très castillan, n'avait nullement oublié son pays basque. C'est justement la grandeur de l'Espagne, de comprendre tant de variété substantielle dans une aussi forte unité. Unamuno était très hostile au séparatisme. Il m'a raconté qu'en certaine occasion, il avait été invité à un grand banquet dans son pays, et que, au dessert, on l'avait invité à prendre la parole. Comme il savait fort bien que ses commensaux poussaient l'amour de la petite patrie jusqu'à l'excès, et attendaient de lui un dithyrambe sur la langue basque, il avait d'abord refusé. On insista; il avertit qu'il ne pourrait dire que des choses désagréables; on insista encore, il prit la parole, pour proclamer que la langue basque ne pouvait rivaliser avec la langue castillane; et il faillit se faire malmener.

A Salamanque, il y avait toujours une assez forte proportion

d'intellectuels parmi ceux qui l'entouraient; à Bilbao, non. Ils évoquaient de vieux souvenirs. Le passage d'un pont sur le Nervion leur rappela une histoire qui les divertissait encore, et je vis Don Miguel rire de bon coeur. Ils avaient connu un pauvre diable si maigre qu'un de leurs thèmes de plaisanteries sur lui était de prétendre qu'il se vaporiserait un beau jour sans même passer par l'état liquide; et, au retour d'une période de vacances, ils avaient rencontré, sur ce même pont, le pauvre diable, plus maigre que jamais, et portant une casquette où était inscrit le mot «gas». Il venait d'obtenir un emploi à la Cie du Gaz. Le plus intéressant de la visite de Bilbao, ce ne furent pas les anecdotes d'enfance et de jeunesse, mais une longue promenade par les lieux qu'avait rendus célèbres la guerre carliste, et où s'étaient déroulés une partie des épisodes contés dans *Paz en la Guerra*. Don Miguel parlait des Carlistes avec une évidente sympathie; leur tempérament et leur caractère lui paraissaient sans doute quelque chose de plus profond que leur idéologie politique.

De notre visite de Zamora, j'ai conservé le souvenir d'une réflexion narquoise sur la statue de Viriathe, mais surtout celui de la visite des belles églises romanes. Unamuno, qui faisait profession de ne pas aimer la musique (ni la mer; et j'ai toujours pensé que ce vrai poète n'était pas aussi insensible qu'il voulait l'être à ces deux sources de poésie) aimait de façon très pénétrante l'architecture, la sculpture, la peinture et le dessin; il était capable de dessiner d'une façon pittoresque sur le marbre d'une table de café (en buvant de l'eau) quand il ne pétrissait pas de la mie de pain ou ne faisait pas de cocottes en papier.

A Béjar, il connaissait plus de monde qu'à Zamora. Don Venancio était très fier de recevoir une fois de plus le grand écrivain à sa Fonda, où il traitait si bien tous les clients. Béjar n'a pas d'aussi beaux monuments que Zamora mais cette petite ville industrielle, et verdoyante au pied de sa Sierra, a un grand charme. Parmi les nombreuses personnes qui accostaient Unamuno dans la rue, une me frappa par son étrangeté, que je n'arrivais pas à définir. Don Miguel le connaissait bien parce que c'était un maestro, et que le recteur de l'Université inspectait tous les établissements d'enseignement de sa circonscription. «Oui, me dit-il ensuite, devinant ma pensée, c'est un original: chaque fois que je le vois, il y a quelque chose de changé dans la coupe de ses cheveux, de sa barbe et de sa

moustache; il essaie toutes les combinaisons possibles entre ces trois éléments. Je lui en demandai un jour le pourquoi, et il me répondit: «Es para hacer la vida más intensiva.»

D'Unamuno à Madrid, je ne conserve aucun souvenir qui vaille d'être évoqué. Je le revois en visite à la Casa Velazquez, ou assis, un jour de printemps, à la terrasse du Circulo de Bellas Artes, et, mieux encore, à sa tertulia du Gato Negro. Il y avait là plus de gens illustres, ou quasi-illustres, qu'à la tertulia du Casino de Salamanque ou de la Plaza Mayor, mais il y avait moins de cordialité.

A Paris, je l'ai vu exilé, séparé de sa famille, déraciné de sa terre, d'une tristesse stoïque, mais profonde. Il allait au café de la Rotonde et là se pressaient autour de lui un certain nombre de ratés, de bohêmes et de révolutionnaires (ceux-là appartenaient à une espèce) qui s'imaginaient qu'il avait les mêmes idées qu'eux parce qu'ils avaient quelques rancunes communes. Unamuno exilé était tout de même beaucoup mieux à Hendaye, d'où il voyait l'Espagne.

* * *

Aux antipodes de Paris, non seulement capitale nationale de la France, mais une des capitales du monde intellectuel, du monde des affaires, et du monde mondain, il y a las Hurdes, désert encasté dans de l'humanité. Unamuno a publié lui-même ses souvenirs du voyage que nous y fîmes, et je n'aurais rien à ajouter à ces souvenirs pour mon compte propre, si nous ne savions que pour lui l'Unamuno d'Unamuno n'épuise pas la réalité d'Unamuno. Retraçons donc quelques traits de l'Unamuno de Maurice Legendre, et, en une certaine mesure, de ses autres compagnons de voyage. Ni toute son amitié, qui était profonde, ni toute la franchise de son caractère, qui pouvait aller jusqu'à la rudesse, ne l'entraînaient à révéler toute sa pensée et tous ses sentiments: cela en toute noblesse et en toute pudeur. Bien souvent, lorsque la conversation portait sur la politique de son pays et que je sentais vibrer en lui la souffrance de son Espagne, il s'arrêtait en disant que certaines choses ne pouvaient être dites qu'entre espagnols. Quant à ses sentiments les plus profonds, et en particulier à son patriotisme que beaucoup méconnaissaient, il aurait sans doute cru faire injure à un ami en le formulant. Et il est vrai que toute formule était su-

perflue; il était impossible à qui l'approchait de ne pas comprendre qu'il avait la patrie dans le sang. Et c'est ici la «moralité» de l'épisode de las Jurdes. Le patriotisme de Don Miguel était essentiellement spirituel, et fondé en histoire; mais il s'attachait aussi à la terre et à la roche qui composent le sol de l'Espagne: sorte de réalisme total qui me rappelle celui de Sainte Thérèse; Sainte Thérèse, qui savait bien que le corps du Christ est intégralement dans la moindre parcelle de l'hostie consacrée, mais qui aimait les grandes hosties.

Ce fut pour Don Miguel une joie de connaître un coin nouveau de la terre d'Espagne. Le voyage à las Hurdes n'était pas réputé facile, et j'avais pour ma part exploré déjà tout le pays, guidé par mon très cher Tio Ignacio, de la Alberca, qui ne demandait pas mieux que de m'accompagner encore. Mon ami Jacques Chevalier, disciple catholique de Bergson et fervent admirateur de l'Espagne, s'était joint à nous, et notre petite caravane fut complétée par un authentique jurdano, de las Jurdes altas, Bernardo Crespo, de Fragosa. Le Tio Ignacio avait largement dépassé la cinquantaine, mais il était bien entraîné à la rude existence du petit propriétaire (journalier autant que propriétaire) de la Sierra de Francia; Bernardo était plus jeune et plus accoutumé encore à toutes sortes de fatigues et de privations; les français étaient dans toute la force de l'âge, et bien entraînés. Don Miguel n'était pas loin de la cinquantaine et n'avait guère d'autre entraînement (entraînement peu montagnard) que celui des promenades autour de la Plaza Mayor et sur la route de Zamora; mais, après une enfance et une jeunesse un peu délicates, il avait acquis la robustesse que favorise une vie ascétique et parfaitement régulière, une vie de travail constant, mais non confinée dans un coin de bibliothèque. Le recteur de l'Université de Salamanque n'avait rien eu à modifier de son ordinaire tenue pour cette extraordinaire expédition: vêtement léger, foncé, au gilet montant de clergyman, et le petit chapeau mou, noir qu'il froissait entre ses doigts au lieu de lui demander protection contre le soleil torride de las Jurdes. Au cours de la semaine, son front en biseau devint de plus en plus «brique» et finit par peler. Les français étaient plus fragiles et n'affrontaient pas Phébus, tandis que Don Miguel marchait toute la journée comme les serranos et comme ses jeunes compagnons. Il ne faisait qu'une petite concession au bien être: au lieu de coucher à la belle étoile comme les

autres, il acceptait un lit, ou quelque chose d'approchant, chez le curé ou chez le maestro: nous nous arrangions pour faire étape en un village assez important pour qu'il y eût quelques lits. La frugalité des menus n'était pas nouvelle pour l'ascétique écrivain: si bien qu'aucune gêne, aucun malaise physique ne venait troubler l'attention avec laquelle cet humaniste intégral feuilletait ces pages jusque-là non coupées du «grand livre du monde». Nous ne rencontrâmes pas dans ce pays de misère de créature si humble et intellectuellement si pauvre qu'il dédaignât de dialoguer avec elle. Sur les longs sentiers déserts, il ne conversait pas seulement avec Chevalier et avec moi (ayant eu le privilège de le voir souvent déjà, je pouvais céder le dialogue aux autres) mais avec le Tío Ignacio et Bernardo, qui l'écoutaient avidement, et, comme il savait leur être accessible, sans se lasser; mais souvent le Tío hochait la tête; et il lui arrivait de contredire en toute respectueuse humilité, monsieur le Recteur. Ainsi ce Donquichottesque don Miguel de Unamuno s'entretint longuement avec deux Sanchos sans panza.

L'ascension à la Peña de Francia et une halte à la Alberca devaient compléter une expédition à las Jurdes. Je rappellerai seulement avec quelle cordialité du meilleur aloi, avec quelle mutuelle et sympathique curiosité l'humanisme de Don Miguel et celui des Dominicains se rencontrèrent. La Peña de Francia jaillit en plein ciel; on dirait qu'à ces hauteurs les divergences s'atténuent. Et les Dominicains ont l'art de laisser à leurs hôtes, sans leur donner le sentiment d'être abandonnés ou isolés, une si complète indépendance de mouvements qu'on respire chez eux une atmosphère d'accord profond. Un matin, tandis que nous étions étendus sur la cime au grand soleil frais, Don Miguel composa un sonnet qu'il me dédiait, et qui s'arrêta par suite de je ne sais quel accident au treizième vers. Le manuscrit de ce sonnet improvisé a péri dans l'incendie de la Casa Velazquez, mais mon très cher ami Azaola en a retrouvé le texte; je suppose qu'Unamuno dont la mémoire était aussi fidèle que son improvisation était prompte, avait le soir même ou à son retour à Salamanque reconstitué son improvisation.

Le contraste était grand entre las Jurdes et la Peña de Francia, entre l'enfer terrestre et la pointe poussée en plein ciel; mais il y avait entre les deux ce trait commun qu'on s'y sentait en dehors de l'histoire et même du temps.

Or, dans le temps et dans l'histoire, Don Miguel était destiné à souffrir beaucoup; et je n'ai que trop souvent senti les battements douloureux de ce grand coeur qui devait s'user prématurément.

* * *

Presque tous les souvenirs que j'ai évoqués jusqu'ici s'inscrivent dans la période 1909-1914. Bien que j'aie vu plus souvent Unamuno dans la période 1919-1936 que dans ces cinq premières années de nos relations, la période de la révélation conserve une importance toute spéciale; au surplus c'est au cours de cette première période que j'ai fait mon plus long séjour à Salamanque, et, ensuite que j'ai vécu dans l'intimité complète d'Unamuno pendant une semaine à las Jurdes, puis, pendant quelques jours, à son foyer.

Mais comme je l'ai déjà indiqué, si Unamuno ne changeait pas, il évoluait sur un chapitre: celui de la politique.

La guerre de 1914-1918 allait exaspérer les passions politiques, et, comme toujours, c'était dans l'après-guerre qu'allaient s'étaler les ravages moraux causés par la guerre.

Deux souvenirs font transition entre la période d'avant-guerre aussi sereine qu'elle pouvait l'être pour ce grand passionné, ce tourmenté—qui retrouvait chaque jour à son foyer la sérénité, comme Antée retrouvait sa force en touchant la terre, et la période tragique d'après guerre.

Au mois de mai 1916 une mission de l'Institut de France se rendit en Espagne afin de donner à ce pays neutre un vivant témoignage de la fidélité de la France en guerre à son idéal de civilisation pacifique et une preuve de son amitié pour l'Espagne. Le gouvernement avait accueilli favorablement l'idée, dont le principal initiateur était Pierre Imbart de la Tour, de raviver une amitié plus précieuse que jamais dans les bouleversements en cours. Je reçus un mois de permission pour sortir de ma tranchée et accompagner comme secrétaire cette délégation de l'élite intellectuelle française. Un résultat concret de cette mission si opportune, résultat non prévu, encore moins sollicité, fut la fondation de la Casa Velazquez: insigne privilège accordé par l'Espagne à la France et qui consacrait la primauté française, conforme à la géographie et à l'histoire dans les relations internationales de l'Espagne sur le plan artistique et intellectuel.

La mission française avait été très heureusement composée: Etienne Lamy et Bergson (récemment élu) y représentaient l'Académie française; le même Bergson et Imbart de la Tour représentaient les sciences morales, Edmond Perrier les Sciences exactes, Pierre Paris, le grand hispanisant très connu, admiré et aimé des Espagnols, les Inscriptions et Belles-Lettres, et Widor les Beaux-Arts. Je ne retiens de cette bienfaisante mission que ce qui concerne Unamuno. Salamanque fut comprise dans l'itinéraire: Salamanque, c'est à dire Unamuno; Salamanque était en dehors des circuits facilement accessibles, et nous eûmes même quelque difficulté à organiser le transport; je suggérai sans conviction de louer quelques ânes pour le raccord entre deux tronçons du parcours.

Au moment où le reste de la mission partait pour Salamanque Bergson avait repris le chemin de Paris. Sa santé délicate n'avait pas résisté à près de trois semaines d'hommages, de conférences, de réceptions et de fêtes; il ne prenait guère qu'un repas sur deux, et très léger, et il dormait mal, même aux étages supérieurs des hôtels.

Unamuno alla attendre la mission française quelques stations avant Salamanque; il demanda tout de suite Bergson, et il ne cacha pas son désappointement lorsqu'on lui répondit que Bergson devait être à la frontière. Un très beau concert que Widor donna dans la chapelle des Augustines, que préside le chef-d'oeuvre de Ribera, l'Immaculée, ne pouvait être une compensation suffisante pour ce contempteur de la musique. Inutile d'ajouter que le bref séjour se passa fort bien et que les missionnaires de la France surent goûter l'enchantement de Salamanque et les commentaires d'Unamuno. Et soulignons en passant l'élégant libéralisme du gouvernement espagnol, qui n'avait pas vu le moindre inconvénient à cette visite excentrique (géographiquement) à un homme qui apparaissait de plus en plus comme un adversaire personnel du roi. Unamuno était persuadé que le roi était germanophile; je crois qu'il interprétait la prudence obligatoire du chef d'une grande nation, devant un conflit dont l'issue était encore douteuse, comme il eût pu interpréter l'opinion entièrement libre d'un particulier affranchi de toute responsabilité. Il fut parfaitement discret et nos Académiciens (Pierre Paris le connaissait déjà) furent émerveillés de sa connaissance de la littérature et de la pensée françaises, et reconnaissants de son amour pour la France. Il était alors, je crois, président d'une Ligue anti-germanophile: attitude caractéristique de cet homme qui

aimait mieux proclamer une incompatibilité qu'un conformisme.

L'autre souvenir intermédiaire entre les deux périodes que j'ai distinguées se rapporte à un fait qui eut son côté comique, mais qui pouvait faire pressentir les drames qui ont suivi.

La France avait eu pendant la guerre de 14-18, à Salamanque, un agent consulaire, qui, à tort ou à raison, avait été soupçonné d'encourager les meneurs d'une très dangereuse grève générale à laquelle les nations en guerre ne prêtèrent pas grande attention (en 1917), mais qui fut une tentative destinée à venger l'échec de la «Semaine sanglante» de Barcelone en 1909, et à renverser la monarchie espagnole.

Après la fin de la guerre, alors que cette mesure ne pouvait plus mettre en jeu l'amour-propre ni la dignité de personne, la France décida, ou concéda, le transfert de son agent consulaire à un autre poste. Naturellement, un banquet de despedida fut offert à cet agent. Et Unamuno fut invité à présider le banquet. Les gens de «gauche» formèrent la majorité des convives; et tout cela gênait un peu les personnes qui avaient voulu simplement manifester leur amitié envers celui qui partait et célébrer l'Union des deux nations. Le moment des toasts arrivé, le héros nominal de la fête évoqua le souvenir de ce qu'il considérait comme une injuste persécution. Puis la parole fut donnée à Unamuno qui commença à peu près en ces termes: «Nous sommes réunis ici pour célébrer le départ de Mr. X. Mais il faut profiter de cette occasion pour traiter de quelque chose d'autrement important...» Il ne fut pas davantage question de l'homenajeado. Mais Unamuno fit en termes très vifs le procès de la monarchie et surtout celui du roi.

Cet incident n'eut pas d'autre conséquence que de rendre la *persona* de notre agent consulaire un peu moins *grata* que jamais aux autorités espagnoles. Sous cet «ancien régime» que les ennemis de l'extérieur représentaient comme une tyrannie, les espagnols étaient excessivement libres. Les extrémistes, et leurs inspireurs de l'étranger, utilisaient cette liberté non pas comme Unamuno pour une propagande d'idées, exclusive de toute violence, mais pour des coups de force comme la Semaine sanglante de 1909 et la grève générale de 1917; une nouvelle tentative prit pour prétexte le désastre du Maroc qui fut à la vérité une dure humiliation pour l'Espagne et pouvait joindre aux mécontents systématiques des mécontents de bonne foi, avorta grâce au coup d'Etat du général Pri-

mo de Rivera, en septembre 1923. Ainsi fut instaurée une «dictature» débonnaire et bienfaisante, qui n'avait ni ne voulait avoir rien de commun avec le fascisme, mais qui ne réussit pas à fonder des institutions durables, et dont certains membres affichèrent sans nécessité et par conséquent assez imprudemment une défiance mêlée de mépris pour les «intellectuels».

A partir de ce moment, Unamuno vécut dans l'angoisse des destinées de sa patrie. On peut dire en employant ce mot dans son sens étymologique, comme il l'employa lui-même plus tard (mais assez inopportunément: l'Agonie du Christianisme), qu'il entra en agonie.

Le malheur, et ici encore c'est à l'aide d'une expression d'Unamuno que nous rendrons plus claire notre pensée, c'est que si l'Unamuno d'Unamuno et, sans doute l'Unamuno de Dieu restait le grand honnête homme qu'il avait toujours été, l'Unamuno d'une grande partie de l'opinion publique et l'Unamuno du gouvernement se trouvait mêlé à une campagne où la basse politique, qui lui était si complètement étrangère, avait la principale part.

Est-il besoin de dire que notre amitié restait aussi étroite et aussi fidèle. Je continuais de le voir à intervalles assez réguliers, et je le trouvais de plus en plus triste et passionné. Il souriait amèrement quand je lui parlais de rassembler mes impressions de l'Espagne contemporaine, bien qu'en dehors de toute politique et simplement en considérant l'état de la nation espagnole, sous le titre «La Résurrection de l'Espagne». Pour lui, il voyait l'avenir très noir, et il attribuait la grande responsabilité des malheurs présents et futurs, non au dictateur, mais au roi qui tolérait la dictature. De plus en plus il apparaissait comme l'ennemi personnel d'Alphonse XIII; en quoi, tout en étant convaincu de sa sincérité, je le suivais de moins en moins.

On sait qu'il subit une condamnation (à une amende, dont je ne me rappelle pas si elle fut exigée) pour un article paru dans un journal de Valence. Beaucoup plus grave fut sa rélévation à l'île de Fuerteventura. Or cette mesure dictatoriale fut prise à la suite de la publication d'une lettre privée, et destinée à rester privée, où l'épistolier s'exprimait en toute liberté, brutalement, sur le dictateur. L'indélicate publication de cette lettre est un des faits qui révèlent le mieux les efforts de certains éléments pour compromettre avec eux un honnête homme, et pouvoir s'abriter derrière lui.

Unamuno m'a parlé plus tard de Fuerteventura comme d'un paradis; là les gens étaient si bons qu'il n'était pas besoin de serrures aux maisons et que, si deux hommes se disputaient, leur premier geste était de jeter au loin leurs couteaux, pour ne pas risquer de céder à une mauvaise tentation. Dans ce coin perdu du monde, on pouvait être rousseauiste, et la dictature aurait fait le bonheur d'Unamuno en croyant le punir, si la rélévation ne l'avait pas séparé de sa famille. On comprend ainsi la violence avec laquelle il s'est exprimé sur cette phase de sa vie.

On sait aussi quelle comédie fut organisée pour la réclame d'un journal français, alors que la dictature avait décidé l'indulto d'Unamuno; on frêta en toute hâte un bateau, et un aventurier dont la réputation était, et devait être de plus en plus, fâcheuse, alla «délivrer» Unamuno. Il est certain qu'Unamuno ne pouvait pas, même en faisant appel à sa plus rude franchise, dire ce qu'il pensait de ses «libérateurs». Ce que je peux affirmer, c'est que je n'ai pas provoqué de protestation de sa part lorsque je lui ai traduit l'opinion générale sur Dubarry.

J'ai évoqué plus haut la triste vision d'Unamuno, perdu dans Paris, plus loin de sa famille et de la terre et du ciel de sa patrie qu'à Fuerteventura, qui est Espagne. Bientôt il se réfugia à Hendaye, d'où il *voyait* ce qui était à la fois son Paradis perdu et sa Terre Promise.

Je le vis plusieurs fois, à l'hôtel Broca; il entendait avec avidité les nouvelles d'Espagne, mais la vertu d'espérance se débilitait en lui de plus en plus. La dernière fois que je fus le voir à Hendaye, je le trouvai faisant une partie de cartes avec deux compagnons qui ne devaient pas être des confidents littéraires.

Il est très possible qu'Unamuno n'ait pas attendu l'exil pour faire de temps à autre une partie de cartes; peut être aurait-il pu me citer ce Pascal qu'il aimait: «... Ils ôtent de l'histoire que Socrate ait dansé». Mais ces pauvres diables, ces cartes sales, sur une de ces tables d'un marbre laid et sale, où on prend le café sans se gêner pour éviter d'en renverser, tout cela donnait l'impression attristée d'un effort pour «tuer le temps».

La chute de la dictature ne pouvait pas lui rouvrir un paradis qui était perdu sans rédemption. Sans doute il avait l'immense joie de revoir sa famille et sa terre d'Espagne, mais dans le coeur blessé de ce grand tourmenté il y avait place, peut-être faut-il dire qu'il y

avait aspiration, à de grandes douleurs en même temps qu'à de grandes joies.

Ce fut un moment d'émotion poignante que celui où il franchit, à pied, le pont international sur la Bidassoa.

Mais il était, hélas! accompagné. Accompagné par ceux qui s'accrochaient de plus en plus à lui; à la tête de ceux-ci s'étalait le plus roublard des politiciens révolutionnaires, Indalecio Prieto.

* * *

Vint la révolution.

Persone ne pouvait être plus heureux qu'Unamuno du départ d'Alphonse XIII; mais persone aussi ne pouvait être plus malheureux que lui du déchaînement des violences et des appétits dont ce départ fut le signal. La révolution n'avait pas manqué de partisans désintéressés; elle avait eu son messianisme, mais elle fut presque immédiatement accaparée et exploitée par la haine et par la convoitise facilement manoeuvrées de l'extérieur. Unamuno fut envoyé aux Cortès Constituentes et il dut s'imposer d'assez fréquents voyages à Madrid. Un jour que je l'invitais à déjeuner, il me répondit qu'il ne pouvait venir, en raison d'une séance de ce Parlement «donde se sufre mucho y se aprende más». La lettre a été brûlée avec les autres dans l'incendie de la Casa Velazquez, mais j'ai conservé le souvenir fidèle de cette phrase; je suis persuadé que quelques mois plus tard, il aurait dû renverser la formule, ayant moins à apprendre et plus à souffrir.

Este donquijotesco
Don Miguel de Unamuno ...

était né pour être toujours de l'opposition.

* * *

Je n'évoquerai plus que deux souvenirs pour compléter ces quelques touches où transparait, je le crois sincèrement, la vraie figure d'Unamuno.

Le premier se rapporte aux fêtes qui eurent lieu en son honneur lorsqu'il fut mis à la retraite; l'autre, celui de ma dernière-entrevue

avec lui, une entrevue-testament, non parce qu'elle fut la dernière, ni que nous eussions pressenti la séparation définitive, mais parce que ce fut, plus que jamais, son style, et que le style est «de l'homme même».

On trouvera facilement ailleurs le récit complet des fêtes qui furent données en son honneur lors de sa mise à la retraite. Toutes sortes d'hommages lui furent rendus; on le combla même de musique et l'excellente Chorale de Zamora, sous la direction du maestro Aedo mérita les applaudissements enthousiastes des admirateurs d'Unamuno, dans le beau patio du Collège de San Bartolomé; Don Miguel lui-même fit très bonne contenance. Laissons tous ces détails, pour retenir la grande «moralité» de l'épisode: le grand tourmenté, l'homme de combat, l'intransigeant, fut en cette occasion, dans une Espagne cruellement divisée, où couvait la guerre civile, le symbole de l'union, dans un plan supérieur à celui de la politique. Ce n'étaient pas seulement les universitaires et les intellectuels qui étaient venus rendre hommage à Don Miguel; ce n'était pas seulement sa patrie d'adoption, Salamanque, qui était présente: c'était toute l'Espagne; c'étaient toutes les professions, toutes les classes, tous les métiers, toutes les conditions. Des milliers de personnes ont été secouées d'un même enthousiasme, et peuvent en témoigner.

Et j'ajoute que si l'oeuvre d'Unamuno est lue comme elle doit être lue, sans superstition du détail ou de la violence éphémère et isolée, à la lumière qui rayonne de sa personne et de son amour de la famille, de la patrie et de la spiritualité, avec l'indépendance de jugement dont il donnait l'exemple parfois excessif, elle restera dans l'histoire de la littérature et de la pensée espagnole un principe de réconciliation et d'union.

Tout cela, je le répète, des milliers peuvent en témoigner, mais voici qui est plus profond encore, plus caractéristique, et que seul sans doute, bien qu'au milieu de la foule, j'ai vu et entendu. Il y eut une réception à l'Ayuntamiento; toutes les autorités étaient là; le président de la République et le Ministre de l'Instruction publique étaient venus à Salamanque; une foule de toutes les couleurs, venue de la ville et de la campagne, attendait, avec une patience espagnole, mais avec le bruissement de dix mille personnes massées sur la Plaza Mayor, le moment de le voir paraître au balcon. Il s'avança et une immense acclamation l'accueillit. A ce moment,

il se retourna et son regard rencontra le mien; je vis ses yeux remplis de larmes; il écarta fiévreusement ceux qui nous séparaient, et il me dit: «Vous savez bien qu'il ne peut plus y avoir de fête pour moi». Le souvenir de la femme admirable qu'il avait perdue quelques mois auparavant nous étreignit. Son deuil était toujours, et devait rester toujours, un deuil de la veille.

Notre dernière entrevue eut lieu dans les premiers jours de juillet 1936, moins de quinze jours avant que n'éclatât la guerre civile. Je savais qu'il souffrait de violentes douleurs de reins, mais j'essayai quand même de le rencontrer sur la plaza Mayor avant de me rendre dans la maison voisine de la Casa de las Muertes, d'où il avait une jolie vue sur le couvent des Ursulas et, en se pencha à son balcon, sur le palais de Monterrey. Il était en effet sous les arcades de la Plaza Mayor, mais assis, en compagnie de Filiberto Villalobos et de quelques autres amis. Lorsqu'il m'aperçut il se leva, un peu courbé, mais il tint malgré la douleur à faire avec moi le tour de la place. Ce n'était certes pas qu'il voulût éviter d'être entendu du groupe qu'il quittait, car il allait se faire entendre de beaucoup d'autres, qui n'étaient peut-être pas tous des amis ni des discrets. De sa voix forte et claire, un peu métallique, il fit le procès du régime qui perdait l'Espagne, et du «señorito» (Azaña) qui était à la tête (si l'on peut ainsi parler) de ce régime. Le désenchantement de Don Miguel était complet.

Cette dernière image que j'ai de lui le résume. L'espagnol est difficilement gouvernable, et ce trait était fortement marqué dans l'espagnolissime Unamuno. En dépit de son humanisme, il n'était qu'au minimum ce *zōon politikon* qu'est l'homme, suivant Aristote; il était au surplus beaucoup plus platonicien, augustinien et pascalien qu'aristotélicien, scolastique ou cartésien. Sa *polis*, sa cité, n'était pas de ce monde, pas plus que celle de Don Quichotte. Sa révolution non plus, et c'est ce qui doit rendre les anti-révolutionnaires très indulgents pour cet *hapax* de la révolution. L'homme qui ne pouvait tolérer l'idée d'une injustice et d'un abus ni celle d'une violence, et qui, complètement étranger à la prudence d'un Montaigne ou d'un Descartes n'admettait pas que la crainte de bouleversements terribles pût engager à la patience, devait souffrir du régime qu'a subi l'Espagne entre 1931 et 1936 plus qu'il n'avait souffert d'aucun autre. Ce qui ne veut pas dire que, s'il eût vécu plus longtemps, il ne serait pas aujourd'hui dans l'opposition. Dans

la recherche de l'absolu, il ne saurait y avoir de compromission: tout ce qui n'est pas parfait est condamné, sans considération pour la distance plus ou moins grande qui le sépare de la perfection.

Mais peu d'espagnols poussent leur espagnolisme aussi loin qu'Unamuno sur ce point, et, puisqu'il en est dont la révolution est hélas! de ce monde, il convient que ceux dont la cité est tout de même de ce monde empruntent à Unamuno ce qu'il a d'utilisable et de salubre. Hérétique dans le domaine religieux, ingouvernable dans le domaine politique, il était, cependant, le premier à confesser, ou plutôt à proclamer les contradictions qu'il portait en lui-même; et il ne voulait pas de disciples. Ses hérésies ne sont pas contagieuses et elles le seront de moins en moins dans un pays où l'instruction religieuse des élites ne cesse de progresser; en revanche son inquiétude religieuse peut réveiller plus d'une de ces consciences somnolentes ou satisfaites qui ne se sont pas encore élevées au plan où il peut y avoir des hérésies.

La leçon d'Unamuno, la «moralité» de sa vie, sera, selon les milieux et les époques, plus ou moins opportune. Sur quelques points elle sera toujours opportune et salubre. Le patriotisme de Don Miguel, si profondément enraciné en terre et si spirituel, est d'autant plus exemplaire qu'il est associé à une merveilleuse et ample compréhension, à une quête incessante de toutes les valeurs exprimées dans les patries des autres; il est tant d'hommes, à notre époque, qui ne peuvent s'abandonner à cette quête sans verser dans le cosmopolitisme, certains poussant la déchéance jusqu'à renier leur patrie. C'est une autre leçon que la propreté, la décence de cette oeuvre si pleine de toutes autres sortes de hardiesses: l'auteur a sans doute toujours écrit sous le contrôle de l'homme, qui était avant tout père de famille.

Osons dire enfin que ce citoyen, qui multiplié (mais heureusement non multipliable) rendrait impossible la tâche de tout gouvernement, a son utilité dans la cité, quand il est isolé. Et ce n'est pas en Espagne qu'on me contestera ni l'immortalité de Don Quichotte, ni sa bienfaisance. Il n'y a que dans le Royaume de Dieu que Don Quichotte et Don Miguel, impénitents redresseurs de torts, cessent d'être de l'opposition et de se rebeller. Et cela, non en considération de la toute-puissance de Dieu, mais en reconnaissance de sa Justice et de sa Bonté absolues.

Dans notre pauvre monde, la leçon du rebelle Unamuno est

aujourd'hui terriblement opportune, plus opportune qu'au moment où elle fut proclamée. Unamuno pousse à l'extrême, et, pour les circonstances normales, à l'excès, cet an-archisme (au sens étymologique) si profondément espagnol, qui fait qu'en Espagne aucun totalitarisme, qu'il soit fascisme, nazisme ou soviétisme, n'a jamais pu prendre racine. Or ce qui menace aujourd'hui la civilisation, ce n'est pas l'anarchisme, c'est le totalitarisme sous sa forme la plus abjecte: le soviétisme. C'est pourquoi il est heureux que l'oeuvre d'Unamuno reste vivante, et bon qu'elle soit divulguée.

Les oeuvres de beaucoup d'auteurs, nées à moitié mortes et conçues pour l'imprimerie, périssent, après avoir fait du bruit, rapidement. Les oeuvres d'Unamuno, qui ont des parties périssables, sont, dans l'ensemble, l'expression d'une personne, et c'est ce que nous avons voulu montrer ici. Cette personne n'aura pas été déçue dans la plus forte et plus catholique de ses convictions: celle de l'immortalité personnelle, qui serait vaine si la morale et le dogme chrétien n'étaient pas la vérité, et si le Christ n'était pas ressuscité.

Don Miguel peut sans doute aujourd'hui comprendre toutes les conséquences de sa croyance fondamentale, souvent obscurcies dans l'époque tourmentée où il a vécu.

Est-il téméraire de croire, quand on l'a connu en ami, qu'il a la récompense promise à ceux qui ont beaucoup souffert, et surtout beaucoup aimé?

M. LEGENDRE.

Pâques, 1947.